

c'était l'ennemi, car la poussière était si forte qu'on ne pouvait reconnaître la couleur des uniformes ; c'était notre arrière-garde qui abandonnait les collines qu'elle avait occupées la nuit précédente.

Un bataillon de chasseurs à pied fit une halte de quelques minutes à la rivière pour laisser les hommes se rafraîchir, et j'échangeai quelques mots avec deux officiers. Ils avaient fait partie des troupes qui avaient attaqué l'ennemi à son premier débarquement. D'abord ils avaient eu l'avantage, et l'auraient, disaient-ils, repoussé facilement s'ils avaient été un peu appuyés ; mais toute l'affaire avait été mal conduite. Les volontaires avaient fait preuve de beaucoup de courage et d'élan, mais le désordre s'était bientôt mis dans leurs rangs comme dans ceux de la milice ; et l'attaque, finalement, avait échoué avec des pertes sérieuses. C'étaient les blessés de cette première affaire qui avaient passé par Guilford pendant la nuit. Les officiers nous demandaient avec avidité des renseignements sur les dispositions prises pour la bataille, et quand nous leur dîmes que les gardes étaient les seules troupes régulières sur cette partie de la ligne, ils secouèrent le tête en signe de mauvais augure.

Pendant que nous causions, un troisième officier s'avança vers nous. C'était un homme brun, au teint hâlé, avec une tête singulière et l'air très monté.

“ Vous êtes des volontaires,” nous dit-il avec vivacité, “ et bien ! sans vouloir vous froisser ni vous être désagréable, je vous dirai que ce que vous avez de mieux à faire c'est de rentrer chez vous et de nous laisser nous tirer d'affaire tout seuls. Tout n'eût irait que mieux, soyez en bien certains. Notez bien que je ne veux blesser personne, mais c'est la pure vérité.”

Après cette sortie, faite d'un ton bourru, il partit vivement sans attendre notre réponse et sans que les autres officiers eussent le temps de l'arrêter. Ils s'excusèrent de son impolitesse, et nous apprirent que son frère, officier dans le même bataillon, avait été tué le dimanche, que cette perte, jointe à la chaleur et à la fatigue de la marche, lui avait troublé l'esprit. Ces officiers ajoutèrent que l'avant-garde de l'ennemi était tout près de nous, qu'il attendait des renforts, et qu'on ne nous attaquerait probablement pas avant midi. Cependant il était près de trois heures quand la bataille commença.

Pour nous, l'excitation de l'attente était déjà passée. Pendant douze heures nous avions espéré la lutte, et il nous semblait presque que l'invasion n'était qu'un mauvais rêve, et que l'ennemi n'était qu'un mythe. Jusqu'ici, sauf le nombre des troupes et les bruits qui circulaient, tout cela ne différait guère d'une revue de